

## VARIATIONS NEGRO-AFRICAINES DE SISYPHE

FOTSING MANGOUA Robert  
Université de Dschang  
Cameroun

Le mythe peut avoir une influence féconde sur un créateur qui le reprend pour traduire une expérience individuelle ou collective. Si ce créateur est africain et que ce mythe est celui de Sisyphe, il peut être tenté de représenter le destin du Noir dans l'histoire comme scénario sisyphien. Et en effet, la littérature africaine a de tout temps pris en charge le destin du Noir, et souvent dans sa dimension tragique. Les thèmes récurrents sont l'esclavage, la colonisation puis le néocolonialisme avec les promesses non tenues des indépendances, aujourd'hui la corruption, l'incurie des élites... En somme, les textes montrent le Noir dans une posture victimaire, comme s'il était le jouet d'une malédiction le ramenant toujours à son point de départ malgré ses efforts. Tout ceci n'est pas sans rappeler le sort de Sisyphe, héros tragique, condamné par les dieux à un travail répétitif et sans fin.

« Les mythes, écrivait Albert Camus, sont faits pour que l'imagination les anime » (1942 : 162). Et elle les anime toujours à partir d'invariants structurels qui, adaptés à des contextes différents, nourrissent de nouveaux imaginaires. La mythocritique telle que théorisée par Pierre Brunel offre un outil fécond pour l'analyse de ce phénomène. Aussi les questions suivantes feront-elles l'objet de la présente réflexion : comment ce mythe est-il repris dans le contexte africain ? Pourquoi ? A partir de quelques textes de Mongo Beti, André Brink, Célestin Monga, Alioum Fantouré et d'autres, la réflexion, après un bref rappel du mythe, explorera les formes

d'émergence et les nouvelles significations dont les réécritures africaines investissent le récit de Homère.

### **Bref rappel sur le mythe de Sisyphe**

Dans l'*Illiade*, poème de 15 693 hexamètres, divisé en vingt-quatre chants, dont on situe la composition entre 800 et 750 avant J.C., Homère fait le récit de la guerre de Troie. Un des personnages, Glaukos, interrogé sur ses origines et sa bravoure au combat, répond : « Mais si tu veux savoir quelle est ma race que connaissent de nombreux guerriers, sache qu'il est une ville, Éphyrè, au fond de la terre d'Argos, féconde en chevaux. Là vécut Sisyphe, le plus rusé des hommes, Sisyphe Aiolidès ; et il engendra Glaukos »<sup>1</sup>. Telle est la première apparition du nom de Sisyphe, connu aussi comme le roi de la ville de Corinthe alors appelée Éphyrè. Il faut signaler que, dans l'univers homérique peuplé de dieux, Sisyphe n'est qu'un homme mais un homme dont la ruse légendaire lui permet parfois de les défier.

Plus tard, dans l'*Odyssée*, Ulysse dont le cœur désire voir les ombres des défunts aperçoit Sisyphe accomplissant une tâche étonnante dans un effort titanesque :

Je vis aussi Sisyphe, en proie à ses tourments : ses deux bras soutenaient la pierre gigantesque, et, des pieds et des mains, vers le sommet du tertre, il la voulait pousser ; mais à peine allait-il en atteindre la crête, qu'une force soudain la faisant retomber, elle roulait au bas, la pierre sans vergogne ; mais lui, muscles tendus, la poussait derechef ; tout son corps ruisselait de sueur, et son front se nimbait de poussière<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> HOMERE, *Illiade*, chant VI.

<sup>2</sup> HOMERE, *Odyssée*, Chant XI.

La cause de ce châtement n'ayant pas été clairement définie par Homère, de nombreux scénarios se sont construits à travers les époques. Pierre Brunel, dans l'article qu'il consacre à Sisyphe dans le *Dictionnaire des mythes littéraires*, dégage cinq motifs principaux autour desquels peut s'organiser la culpabilité de Sisyphe et que nous pouvons résumer comme suit :

1. Sisyphe, qui inclinait au métier de bandit, faisait mourir de divers supplices tous ceux qui lui tombaient entre les mains. Tué par Thésée dans un combat, les dieux le punirent dans les enfers de tous les crimes qu'il avait commis sur la terre.

2. Il débaucha Tyro, fille de Salmonée son frère, roi de Thessalie. De nombreuses sources présentent Tyro comme la propre nièce de Sisyphe. Dans les *Fables* de Hygin, rapporte Maggy Collard, Sisyphe, qui hait son frère Salmonée, demande à l'oracle d'Appolon de quelle façon il pourrait tuer son rival. Celui-ci lui révèle alors qu'il trouvera des vengeurs s'il donne des enfants à sa propre nièce, Tyro, fille de Salmonée. Sisyphe devient donc l'amant de la jeune fille et lui donne des jumeaux. Son châtement se justifierait par cette relation incestueuse.

3. Il avait trahi Zeus, le dieu des dieux. Zeus avait enlevé Égine, la fille d'Asopos, le dieu-fleuve. Sisyphe, qui en était informé, proposa de calmer le tourment du père éploré en lui disant la vérité s'il faisait jaillir une source pour la citadelle de Corinthe. Avisé de cette trahison, Zeus précipita Sisyphe aux enfers où son rocher l'attendait.

4. Sisyphe avait enchaîné la mort. Le rusé Sisyphe convainquit Hadès d'essayer des menottes qu'il fabriquait. Quand le dieu les mit à ses poignets, il les ferma et retint la mort prisonnière de sorte que pendant un temps personne ne mourut. Il fut puni pour avoir arrêté les cris de douleurs

des hommes car, comme l'écrit Baudelaire (1982 : 90), pour les dieux, « Les sanglots des martyrs et des suppliciés / Sont une symphonie enivrante sans doute ».

5. Sisyphe fut puni pour avoir manqué de parole à Hadès, le dieu de la mort. Selon l'*Encyclopaedia Universalis* (1985 : 2765), avant de mourir, il avait pris soin d'ordonner à sa femme, la Pléiade Mérope, de ne pas célébrer les sacrifices rituels et de laisser son corps sans sépulture : ainsi, lorsqu'il arriva aux enfers, on lui donna la permission de retourner sur terre pour la châtier de cette impiété. Une fois rentré chez lui, il reprit son existence, peu soucieux de retourner chez Hadès, et vécut jusqu'à un âge très avancé. Quand il mourut pour la seconde fois, les dieux lui imposèrent un châtement qui prît tout son temps afin de l'empêcher d'inventer quelque évasion : il fut condamné à pousser éternellement en haut d'une colline un énorme rocher qui dévalait à nouveau la pente dès qu'il avait réussi à le hisser au sommet.

Ces variations sur la raison du châtement montrent que, depuis les origines, le mythe est voué au mouvement, un mouvement qui suscite des interprétations diverses. Pour Salomon Reinach (1858 à 1932), le mythe de Sisyphe relèverait d'une méprise. Il s'agirait simplement de la version légendaire de la construction de la citadelle de Corinthe, le Sisyphéon. La bâtisse était installée sur un escarpement à 564 mètres de hauteur. L'idée d'une pierre à rouler jusqu'à un sommet renverrait donc au travail pénible qui consistait à hisser le matériel à une telle hauteur. L'imaginaire populaire en aurait tiré un mythe.

On doit à Albert Camus une des reprises les plus marquantes de ce mythe dans l'époque moderne. Dès le début de son texte, récapitulant le mouvement antérieur, il met en avant la dynamique du mythe depuis l'Antiquité : « Si l'on en croit Homère, Sisyphe était le plus sage et

le plus prudent des mortels. Selon une autre tradition cependant, il inclinait au métier de brigand [...]. Les opinions diffèrent sur les motifs qui lui valurent d'être le travailleur inutile des enfers » (1942 : 223). S'inspirant de la tradition antique, il va donner son interprétation propre. Loin de l'image tragique du condamné sans espoir, Camus articule une dialectique du dépassement dans laquelle il imagine Sisyphe heureux, supérieur à son destin par la conscience même de sa tragédie.

Toutes ces modulations de l'Antiquité aux Temps modernes attestent que, comme l'écrivent Brunel et Aénéas (1988 : 136), « le mythe laisse d'autant plus une telle marge d'incertitude qu'il procède par répétition et par variation ». Il s'agit là de la dynamique du mythe, entre adaptation et résistance : adaptation à différents contextes et histoires, résistance de l'image la plus familière du personnage, celle du Sisyphe supplicié, plongé dans le Tartare où, réprouvé, il expie sa faute. C'est que le mythe, par-delà ses variations, est doté d'une structure dont la constance peut s'observer dans toutes les récritures. Cet ensemble d'invariants constitue le modèle à partir duquel modulations et modifications s'opèrent.

Sous ce rapport, quatre éléments semblent indispensables au mythe de Sisyphe : les dieux, Sisyphe, la faute et le châtement. En effet, ils permettent de planter le décor dans lequel toutes les variations sont possibles. En approfondissant pour analyser les forces antagonistes, on saisit d'abord l'opposition entre les dieux et Sisyphe, entre éternel et mortel, puissant et faible. Il y a ensuite le motif de cette opposition qui, comme nous l'avons vu, n'est pas clairement établi, de

sorte qu'il change d'un récit à l'autre sans que, cependant, le châtement en soit atténué. Autour de cette question, Pierre Brunel observe :

Si l'on reprend ces différentes traditions, on s'aperçoit qu'il existe deux pôles du mythe de Sisyphe : un pôle d'innocence et un pôle de culpabilité [...]. Coupable, Sisyphe l'est pourtant pour avoir tenté de faire échec aux dieux. Ou bien il a trahi leur secret, en croyant rester impuni. Ou bien il a rusé avec la mort méritant d'être traité comme le sont les fraudeurs dans l'*Inferno* de Dante. Ou bien, trop confiant dans sa force ou dans sa ruse, cet homme trop heureux de vivre s'est cru au-dessus de la condition mortelle. Unanimement reconnu comme intelligent, Sisyphe aurait péché par excès d'intelligence (1988 : 1298-1299).

Pour récapituler : le modèle se structure autour des oppositions entre puissant et faible, innocence et culpabilité, et d'un châtement rendu tragique par sa répétition. La connaissance du modèle, nous dit Claude de Grève, permet de reconnaître dans d'autres textes « une structure dont les éléments ou les relations sont similaires (non identiques) dans une certaine mesure à ceux du modèle » (1995 : 64-65). Similaire mais non identique. Voilà qui nous ouvre la possibilité de rechercher sous quelle forme la littérature a rendu les similitudes entre le sort de Sisyphe et le destin du Noir dont l'existence est passée de l'esclavage aux misères postcoloniales en passant par la colonisation et les diverses ségrégations.

### **Les occurrences explicites du mythe**

L'occurrence explicite du mythe consiste en une référence soit au nom du personnage Sisyphe, soit à celui d'Homère dans une situation qui évoque un destin sisyphien. En Afrique du Sud, les œuvres anti-apartheid d'André Brink s'illustrent par de nombreuses références au nom de Sisyphe pour traduire l'absurdité d'une société prise au piège du mouvement incessant des manifestations des militants noirs et de la violence de la répression blanche.

Dans *Un acte de terreur*, Siphon, un révolutionnaire noir, déclare à Thomas, personnage principal du roman : « Tu devrais transposer Sisyphe en Afrique. En Afrique du Sud. [...]. Notre Sisyphe est noir » (1991 : 528). *Rumeurs de pluie* contient trois occurrences du nom Sisyphe. En Afrique noire francophone, Mongo Beti, dont l'œuvre et la pensée ont été entièrement consacrées à la défense de la dignité des peuples noirs, a recours au personnage d'Homère pour décrire la vie postcoloniale où le repos est impossible. Après tous les obstacles qu'il a affrontés, Zamakoué, personnage de *Trop de soleil tue l'amour*, médite ainsi sur son sort :

Tombé du jour au lendemain par le plus hasard à la merci d'un halluciné qui prétend que je suis son père, j'aurais pu souffler après la découverte du pot aux roses, m'estimer quitte enfin, tourner la page, me coucher et dormir... mais non, il faut repartir, comme Sisyphe arc-bouté sur son rocher (1999, p. 238).

En plus du nom, le rocher est mentionné, ce qui complète la référence. Ces allusions explicites établissent un rapport immédiat avec le récit d'Homère. Mais, écrit Pierre Brunel, « à s'en tenir à l'explicite pur, la mythocritique risque de commettre [une erreur], soit qu'elle se réduise à une description paraphrastique, soit que par prudence elle se dérobe devant des textes qui ne la sollicitent pas immédiatement » (1992 : 75). D'où la nécessité d'aller vers d'autres indices fuyants et fragiles, implicites.

### **Les occurrences implicites**

Plus intéressantes sont donc les occurrences que nous qualifierons ici d'implicites et qui ne renvoient à Sisyphe que par une sorte d'écho. Elles se constituent d'éléments textuels qui correspondent à au moins un des aspects de la structure du modèle. Y entreront donc les scénarios

d'éternel recommencement, les schémas suggérant une malédiction, les situations rappelant l'opposition entre le puissant et le faible.

De multiples héros de textes africains et même de la diaspora vivent une existence dans laquelle la permanence du malheur, entrecoupée par des instants de fugace bonheur, rappelle le sort de Sisyphe. *Compère Général soleil* de Jacques Stephen Alexis en donne une illustration. Au moment de mourir, Hilarius Hilarion, le personnage central du roman, fait le bilan de sa vie. Tout n'a été pour lui que misère, humiliation et violence du fait du maître blanc, en l'occurrence les Américains qui exploitent le travail des Noirs à Haïti ; il a fui son pays pour trouver mieux dans la république voisine de Saint-Domingue ; mais à la fin, il revient au point de départ, sans amélioration : « J'ai cru partir très loin, pour échapper à la misère et ce sont encore les hommes du Compère soleil qui ont dû me ramener ici » (1955 : 349). Le retour à l'espace initial sera suivi par la mort.

Semblable est l'itinéraire de Bohi Di, le héros du *Cercle des tropiques* d'Alioum Fantouré. Sa vie n'est qu'une multitude de péripéties qui oscillent entre longues souffrances et de brèves illusions de joie, comme celle de Sisyphe qui rêverait de voir son rocher rester au sommet de la montagne. Le père de Bohi Di n'a pas d'ailleurs connu un sort différent, comme il le révèle lui-même : « En vérité, mon père, qui me semblait si vieux, était mort à quarante-cinq ans. Il ne laissait aucun héritage, pourtant toute sa vie il n'avait connu aucun jour de repos » (1972 : 23-24). Le travail sans fin qu'évoquent ces lignes rappelle bien celui de Sisyphe aux enfers. L'idée de l'éternel recommencement de la misère est là, qui accompagnera Bohi Di lui aussi, du début du

roman à la fin. Et son destin individuel fonctionne comme un gros plan sur le sort collectif. L'État nouvellement indépendant des Marigots du Sud a, à sa tête, un dictateur du nom de Baré Koulé qui se fait appeler le messie-koï, chef du parti unique qui plombe la vie des citoyens en leur imposant un échéancier dont la monotonie confine à la tragédie :

Notre programme de citoyens était simple et net. Au petit matin nous commençons notre journée par une petite réunion d'information messie-koïque ; à seize heures une réunion du parti messie-koïque ; à la fin du travail, une réunion du parti messie-koïque ; le soir, tout juste après le repas, une grande réunion du comité du parti messie-koïque du quartier (1972 : 23-24).

Cette citation fait écho à un passage du *Mythe de Sisyphe* dans lequel Albert Camus décrit la découverte de l'absurdité de la condition humaine :

Lever, tramway, quatre heures de bureau ou d'usine, repas, tramway, quatre heures de travail, repas, sommeil et lundi mardi mercredi jeudi vendredi et samedi sur le même rythme, cette route se suit aisément la plupart du temps. Un jour seulement le « pourquoi » s'élève et tout commence dans cette lassitude teintée d'étonnement (1942 : 223).

Les romans de Mongo Beti d'après l'exil (à partir de 1994) traitent justement de l'absurdité de la vie postcoloniale, dont *Le Cercle des tropiques* donnait déjà un aperçu dès 1972. Dans *Trop de soleil tue l'amour*, Beti écrit : « Tout recommence. Et ainsi de suite... oui c'est toujours calamiteux, un destin dans une république bananière, parce que la misère n'y a jamais de fin » (1999 : 239).

Comme on le voit, des Antilles au continent, l'expression du destin du peuple noir emprunte des scénarios sisyphiens dans lesquels dominent les idées de domination par l'autre, colon ou néo-colon, de châtement éternel, de recommencement de la misère. Du statut d'esclave puis de subalterne dans les îles à celui de citoyen dans des républiques dont le statut juridique

d'indépendance n'est pas effectif, la situation reste la même. Mais ces adaptations du mythe antique ne sont intéressantes que par les nouveaux sens qu'elles lui donnent.

### **Réécritures**

Si la littérature africaine s'inspire du mythe, elle s'en émancipe. Les écarts par rapport au modèle garantissent d'ailleurs son originalité, voire son autonomie. Brunel (1992 : 77) désigne ce jeu entre le modèle et sa réécriture par le terme de *flexibilité*, qui « permet de suggérer la souplesse de l'adaptation et en même temps la résistance de l'élément mythique dans le texte ». Les reprises différentielles qui découlent de cette flexibilité autorisent à parler d'un Sisyphe noir. Si les occurrences explicites et implicites qui ont été évoquées ci-dessus attestent de la résistance du mythe, on voit cependant la différence des contextes et des situations. De la sorte, la confrontation des réécritures et du modèle permet de mettre à jour les nouvelles formes qu'emprunte le mythe, les nouvelles questions qu'il pose, les nouvelles réponses qu'il apporte, tant il est vrai que le mythe constitue toujours une réponse. Les trois variantes qui vont faire l'objet de notre réflexion se rapprochent de nombreux autres mythes, également construits sur les rapports de force inégaux ainsi que sur la circularité.

### ***La malédiction de Cham***

Le livre de la Genèse, dans la Bible, rapporte la malédiction de Cham dont la descendance a été maudite par Noé son père ; elle a été condamnée à être de tout temps au service des autres. Une forte hiérarchisation des valeurs met dès lors le Noir, que toute une tradition imaginaire a assimilé à cette descendance, au bas de l'échelle et tous ses efforts pour émerger semblent voués

à l'échec. Dans *Une saison blanche et sèche*, un personnage d'André Brink affirme : « Tu es noir, donc tu es mon domestique. Je suis blanc, donc je suis ton maître. Maudit soit Canaan, domestique des domestiques il sera envers ses frères » (1980 : 293). Canaan est un descendant de Cham. Les idéologues de l'apartheid ont trouvé dans cet élément biblique la justification du racisme, identifiant le Noir à Canaan. De là l'idée d'une malédiction qui pèse sur le destin du Noir depuis *Black boy* de Richard Wright jusqu'aux textes actuels. Analysant cet état de chose, Mongo Beti conclut :

L'homme noir [est] celui sur lequel chacun cogne, celui que chacun piétine ou gifle, celui que chacun pourchasse et massacre, celui que chacun spolie, livre à la risée des foules imbéciles, celui que chacun dupe ou pousse vers une église comme bétail à l'abattoir – la victime désignée de toute éternité et pour toujours. Selon la bible, c'est-à-dire selon l'idéologie dominante judéo-chrétienne, [c'est] le fils de Cham, l'homme maudit (1978 : 13).

Dans ce destin qui semble immuable du fait d'une condamnation, comment ne pas reconnaître dans le Noir un Sisyphe dans l'inutilité de ses efforts, victime d'un arrêt prononcé par Zeus ou par Hadès ?

### ***Le piège circulaire***

La figure du cercle est très utilisée pour traduire l'idée de l'éternel recommencement, propre à tout scénario sisyphien. Comme le suggère déjà le titre d'Alioum Fantouré, *Le Cercle des tropiques*, les peuples peuvent être ainsi enfermés dans un piège où ils tournent en rond, revenant toujours à leur point de départ. Dans *Moi taximan* de Kuitche Fonkou, la corruption sévit. L'auteur utilise d'ailleurs l'expression populaire au Cameroun « mange-mille » pour désigner les policiers qui prennent 1000 francs CFA aux automobilistes en guise d'amende pour

des infractions réelles ou imaginaires. Excédé par cette pratique, un des conducteurs percute à mort un policier. Un des personnages s'interroge : « On ne brisera donc jamais le cercle infernal ? » (2001 : 92). La corruption apparaît ici comme une prison circulaire, dont le qualificatif « infernal » renforce le caractère funeste. À la fin d'*Une saison blanche et sèche*, le narrateur, qui a reconstitué les raisons de la mort de son ami Ben du Toit, découvre que la police le tient à l'œil. Par cercles concentriques, la machine a progressivement broyé tous ceux qui ont recherché la vérité sur la mort d'abord de Ngubene puis de son père Gordon et enfin de Ben du Toit. Le narrateur, qui sait tout, sera-t-il la prochaine cible ? Il s'interroge : « Ne réussira-t-on jamais à briser le cercle vicieux ? » (1980 : 372).

Malgré la différence des contextes, on est frappé par la similitude des deux questions. De même que Sisyphe ne peut s'arracher à son supplice, de même les sociétés concernées semblent à jamais prisonnières, l'une de la corruption, l'autre de l'apartheid. Mais si, à l'origine, le mythe incarne un destin tragique, quelles nouvelles significations lui prête la littérature africaine en l'adaptant à d'autres contextes ?

### ***Le Sisyphe noir***

Albert Camus, on l'a dit, a donné du mythe une version qui concluait sur un Sisyphe qu'il faut imaginer heureux du fait de sa pleine conscience de son sort, qui en ôtait du même coup la tragédie. Mais André Brink conteste cette vision qu'il trouve trop métaphysique et peu apte à rendre compte de la situation du Noir en Afrique du Sud et ailleurs. Sipho, un révolutionnaire noir, déclare ainsi dans *Un acte de terreur* :

Tu devrais transposer Sisyphe en Afrique, en Afrique du sud [...]. Tu vois, Camus parle pour l'occident [...]. Notre Sisyphe est noir. Sa tâche n'est pas métaphysique, mais sociale. Sa tâche n'est pas le suicide mais le meurtre. Et pourquoi ? Parce qu'on ne peut pas combattre le mal avec la sainteté ou la passivité : le mal contre lequel nous luttons n'est pas métaphysique lui non plus, c'est l'injustice sociale (1991 : 528).

Et en effet, les personnages de Mongo Beti, d'Alioum Fantouré, de Sony Labou Tansi et tous les autres n'affrontent pas un problème philosophique, mais la domination concrète d'autres êtres qui prennent leur vie en otage.

Si, dans nombre des textes de littérature africaine, le ton peut sembler pessimiste quant à l'avenir, André Brink ouvre la porte à l'espoir en donnant une patrie et une race au héros grec. En subvertissant le modèle, il invite à une nouvelle interprétation. Oui, le sort du Noir est semblable à celui de Sisyphe par le recommencement de la souffrance et des efforts vains ; oui, comme Sisyphe, il semble ployer sous le coup d'une sentence sans appel. Mais à la différence du héros d'Homère qui a commis une faute – elle diffère selon les versions, mais est toujours évoquée –, on ne lui connaît pas de faute et, à la différence de Zeus, les Blancs ou les nouveaux maîtres ne sont pas des dieux. Le destin du Noir ne saurait être déterminé par une quelconque malédiction prononcée par quelque puissance supérieure et inaccessible. Le rapport de force peut être inversé. Vu ainsi, il ne s'agit donc pas de résignation ou de suicide mais bien de révolte et de meurtre. Aussi Siphon peut-il conclure que « condamner l'apartheid ne suffit pas. Tout le monde sait déjà que c'est mal. Ce qui est nécessaire c'est de faire quelque chose » (1991 : 529). Agir pour changer le cours des choses, conjurer la malédiction.

Cet optimisme se dégage aussi de la fin de *Compère général soleil* où Hilarion, qui va mourir, pense que l'expérience qu'il a vécue avec sa femme Claire-Heureuse peut l'aider à vivre autrement, à lutter autrement. Il lui confie avant de rendre son dernier souffle :

Tout à l'heure tu devras t'en aller toute seule, va ton chemin, sans tourner la tête. Il faut que tu crées un autre Hilarion, d'autres Désiré, toi seule tu peux les recréer... Va vers d'autres matins d'amour, vers d'autres jours de la Saint-Jean, vers une vie recommencée... Maintenant tu sais ce qu'il y a dans le ventre de la misère (1955 : 350).

Si elle doit recommencer sa vie, c'est avec toute l'expérience du passé. Désiré est leur fils unique, mort pendant leur course éperdue pour retrouver la terre natale. Si elle doit en mettre un autre au monde, elle lui transmettra le savoir accumulé qui inculque le refus de la résignation et la rage d'exister, digne. Ce n'est sans doute pas un hasard si cette tâche de transmission est confiée à la femme qui assure déjà la continuité de la vie. Selon Mongo Beti, là réside le secret de la survie de la race noire :

Il n'[y] avait donc pas eu d'autre secret pour survivre que celui là dont je m'émerveillais depuis ma découverte de l'histoire de notre peuple parce que, sans lui, tant d'Africains à travers la planète n'eussent pas survécu à la traite des nègres, à l'esclavage, aux ravages des conquêtes coloniales, à Blood River, aux diverses ségrégations, à la colonisation, et maintenant aux dictateurs psychopathes du pré carré (1994 : 196).

La femme transmet non seulement l'expérience accumulée mais surtout la vie qui assure la permanence de la race en attendant des jours meilleurs. La procréation prend ici valeur d'acte de résistance à l'anéantissement, pourvu qu'elle ne devienne pas elle aussi frénétique et qu'elle ne retourne donc pas au schéma sisyphien d'une répétition inutile de la vie. « Pauvre Afrique, je veux dire pauvre Haïti. C'est la même chose d'ailleurs » (1963 : 49), écrivait Aimé Césaire dans *La Tragédie du Roi Christophe*, ramenant, par ce lapsus, l'Afrique nouvellement indépendante à la situation d'Haïti plus d'un siècle et demi plus tôt, comme si, pour reprendre Célestin Monga dans *Fragments d'un crépuscule blessé*, « Le futur pour [le Noir] est un travelling arrière sinueux et tragique » (1990 : 48). Autant de formules qui attestent que la littérature africaine a pris en

charge les multiples péripéties du destin du Noir dans l'histoire sous la forme d'un scénario sisyphien. Mais il s'agit d'un Sisyphe domestiqué et adapté à des contextes différents, où l'on voit que le mythe doit en effet sa survie à ses reprises en échange desquelles il prête sa puissance à la littérature. Comme l'écrit fort justement André Brink dans *Rumeurs de pluie*, « Sisyphe pour un noir signifie quelque chose de différent » (1979 : 179). Comme on le voit à partir de ces quelques lignes, l'exploration des reprises du mythe de Sisyphe peut offrir des pistes intéressantes de recherche dans les littératures africaines.

**REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES**

- Alexis, Jacques-Stephen. 1955. *Compère Général soleil*. Paris : Gallimard
- Baudelaire, Charles. 1982, *Œuvres complètes*. Paris : Lafont.
- Beti, Mongo. 1999. *Trop de soleil tue l'amour*. Paris : Julliard.
- 1978. "De la violence de l'impérialisme au chaos rampant". *Peuples noirs /Peuples africains* 2 : 13.
- Brink, André. 1991. *Un acte de terreur*. Paris : Stock.
- 1980. *Une saison blanche et sèche*. Paris : Stock.
- 1979. *Rumeurs de pluie*. Paris : Stock.
- Brunel, Pierre. 1988. *Dictionnaire des mythes littéraires*. Monaco : Le Rocher.
- 1992. *Mythocritique. Théorie et parcours*. Paris : PUF.
- Camus, Albert. 1942. *Le Mythe de Sisyphe*. Paris : Gallimard.
- De Grève, Claude. 1995. *Éléments de littérature comparée. Thèmes et mythes*. Paris : Hachette.
- Encyclopaedia universalis*, 1985.
- Fantouré, Alioum. 1972. *Le Cercle des tropiques*. Paris : Présence africaine.
- Homère, *L'Iliade*, chant VI.
- *L'Odyssée*, Chant XI.
- Monga, Célestin. 1990. *Fragments d'un crépuscule blessé*. Paris : Silex.